

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

IV.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

IV.



Maëstricht. — Ses curiosités. — Hasselt. — Louvain. — *Malines*. — La tour de Saint-Rombaud. — Vilvorde. — Le château de Laeken. — *Bruxelles*. — La rue Fosse-aux-Loups. — Un feu de joie dans une cheminée. — Place de l'Hôtel-de-Ville. — Maison de la Louve. — Le comte d'Egmont. — Sainte-Gudule. — L'église du Sablon. — Le Parc. — Palais. — Jardin zoologique. — Fêtes et kermesses. — Waterloo. — Mont-Saint-Jean. — La ferme d'Ougoumont. — Anglais et Français. — Une nouvelle bataille de Waterloo. — Souvenirs du 18 juin 1815. — Dénouement du drame. — Quelques jours heureux dans le sein d'une famille heureuse.

Louvain, octobre 1855.

Je reviens à toi, ma chère Agathe : nous sommes à Louvain, sur le chemin de la France. Déjà le vent du sud nous apporte des bouffées parfumées des douces senteurs de la patrie. Encore quelques jours et je serai dans tes bras.

Nous avons quitté, non sans peine, Aix-la-Chapelle, et j'ai vu le moment où M. Dory m'avouerait que le tombeau de Charlemagne avait pour lui tant d'attraits, qu'il voulait s'y faire sacristain et y finir ses jours. Heureusement il a eu là une petite querelle avec le sacristain en titre, ce qui l'aura détourné de la tentation de se mettre sous ses orûres.

Nous sommes venus ici par *Maëstricht* d'abord.

Tous près d'Hasselt, nous avons visité le *Camp des Francs*, où la tradition rapporte que *Pharamond*, notre premier roi, fut élevé sur le pavois.

Ensuite nous avons gagné *Saint-Trond*, et une heure après nous étions sur le *Champ de bataille de Nerwinde*, témoin d'une part de la fameuse victoire du maréchal de Luxembourg, en 1693, et, en 1793, de la défaite de Dumourier. C'est un pauvre petit village tout honteux de sa célébrité.

Puis c'est *Louvain* qui frappe nos regards. Là, nous quittons le rail-way. N'avons nous pas à voir le fameux Hôtel-de-Ville? Louvain compta jadis deux cent mille habitants,

Excursions.

huit mille écoliers, quarante-cinq collèges. Or, à cette heure, elle a quelque chose comme vingt mille habitants.

— *Apparent rarè nantes in gurgite vasto!*

C'est M. Dory qui me dit cette belle phrase latine, à propos de quelques bourgeois que l'on voit errer dans les rues, comme les ombres du Ténare. Nous y trouvons cependant quelques soldats qui font sonner le sabre sur le pavé. C'est te dire qu'un régiment de cavalerie y tient garnison.

Tu sais que l'Université de Louvain avait grand renom? Tu sais que la bière de Louvain est tout aussi célèbre? Mais ce qu'il y a encore à présent d'incomparable, c'est l'*Hôtel-de-Ville*. Oh! ma chère amie, c'est un vrai bijou, et ce bijou fut taillé dans la pierre, au xv^e siècle par un lapidaire du nom de Mathieu de Layens. Quand le gothique est bien traité, qu'il est beau! Et ce joyau sans pareil est du plus pur et du plus vrai gothique: Que de clochetons, que de ciselures, que d'arabesques, que de culs-de-lampe, quelle merveille! Ce n'est pas un hôtel de ville, c'est une chasse gigantesque, que devrait enfermer et couvrir un temple pélasgique.

Je ne te parle ni de *Saint-Pierre*, qui a une nef élégante et hardie; ni de *Sainte-Gertrude*, dont la flèche est magnifique; ni de *Saint-Michel* qui possède une admirable table de communion; ni de *Saint-Quentin*, ni de *Saint-Jacques*, ni de *Notre-Dame*.

Je préfère te dire que nous sommes un peu pressés, nous nous rendons en toute hâte à Malines.

Malines, octobre 1855.

Malines, Meclinia, est fort vieille et très-illustre; mais, comme les dentelles qu'elle fabrique si bien, cette ville est sillonnée, dentelée, brodée, conturée, soutachée, par le réseau de tous les chemins de fer belges, qui viennent s'y réunir et y former une étoile monstre, un soleil rayonnant, tout ce que tu voudras de plus échevelé.

On l'appelle *Malines la Propre*, *Malines la Paisible*, mais son vrai nom est *mecklen magasin*, ou *maris linea*, *Limite de la mer*, qui, là, dans l'Escaut, arrête son flux et son reflux. Je propose qu'on la surnomme aussi *Malines l'Endormie*.

Revenez-vous d'Anvers? La tour de Saint-Rombaud vous annonce Malines et sa cathédrale dont elle fait l'ornement et la gloire. Arrivez-vous de Liège, de Louvain? La tour de Saint-Rombaud vous tient lieu de phare. Venez-vous d'Ostende, de Bruges, de Gand? L'éternelle tour de Saint-Rombaud se montre à vous comme une jalon merveilleux. Vous présentez-vous de France et de Bruxelles? La tour de Saint-Rombaud vous fait de la tête pour vous saluer. C'est une tour massive, de cent mètres de haut, mais inachevée, comme bien des œuvres de la terre, hélas! Elle veille comme une vedette sur la cité qui dort.

Oh ! oui, elle dort, elle sommeille. On baille en parcourant Malines. Et pourtant elle est grande, elle est belle; et pourtant sa cathédrale a du Van-Dyck, du Coxie, du E. Quellyn, du Crayer etc.; et pourtant sa *Notre-Dame* et son *Saint-Jean* ont du Rubens, des bois sculptés de Verhaegen, et des marbres de Duquesnoy; et cependant on vous y montre des dentelles à faire pâmer d'aise les grandes dames de France et de Navarre... Mais, c'est un fait acquis, on y baille debout, et l'on y dort indignement.

Il faut y voir la *Halle*, fondée par la corporation des drapiers. La *Prison*, charmant édifice d'un beau gothique, dont sans-doute se soucient fort peu ses habitants, mérite bien aussi une mention honorable.

Cela vu, il faut se sauver, si l'on ne veut dormir et ronfler comme Perrault nous raconte que dormit et ronfla la *Belle au bois dormant*.

Nous nous sauvons donc, et passant à *Vilvorde*, nous voyons son fameux pénitencier, établi sur le modèle de ceux des Etats-Unis. Avant l'érection de cette prison-modèle, il y avait là un château, dans lequel fut enfermée, en 1657, madame Deshoulières, celle qui disait si bien :

— Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine, etc.

Madame Deshoulières n'avait pas que des idées champêtres. Ses goûts politiques la firent enclorre en cette tombe noire, comme prisonnière d'Etat. Du reste de Vilvorde elle pouvait voir, d'un côté, les magnifiques paturages qui vont jusqu'à Bruxelles, de l'autre, les champs fertiles qui s'étendent vers Malines, et cela devait entretenir sa verve, si non faire le compte de sa beauté tenue en éclipse.

Nous avisons *Ferk*, que nous signale son clocher pointu, à gauche, et dont Rubens avait le château de *Trois-Tours*, et *Elewyt*, où Téniers possédait le manoir de *Steen*.

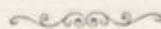
Puis on nous montre le canal de *Willebroeck*, de 1550, qui relie Bruxelles à Anvers; et l'endroit où Guillaume le Taciturne, se sauvant en Allemagne, et cherchant en vain à rallier à la cause hollandaise, contre l'Espagne, le comte d'Egmont, en reçut et fit cet adieu :

— Adieu, Guillaume, pauvre prince Sans-Terre !
— Adieu, cher d'Egmont, pauvre comte Sans-Tête !

Tu verras tout-à-l'heure ce qui advint après ce dialogue.

Enfin nous dépassons *Laeken*, le Sans-Souci, le Postdam, le Windsor, le Peterhof, le Saint-Cloud, l'Escurial de Sa Majesté le Roi des Belges. C'est un édifice simple et de bon goût, qui date seulement de 1782, et qui domine une charmante colline dont la vue doit être ravissante. Napoléon l'acheta pour l'arracher aux vandales qui couraient alors

l'Europe pour tout démolir, et qui déjà avaient jeté bas une fort belle *tour chinoise*, dont le noble souvenir vit dans le cœur des bons habitants de Bruxelles.



Bruxelles, octobre 1833.

La nuit est venue quand nous atteignons Bruxelles.

Nous sommes depuis quatre jours déjà dans le petit Paris de la Belgique, ma chère Agathe : et je commence par te déclarer que cette capitale nous fait voir de ces choses que nous ne voyons pas dans notre grand Paris, une place de l'Hôtel-de-Ville, comme elle en a une, par exemple. Du reste, ces deux belles cités ont plus d'un point de ressemblance : si Paris voit couler la *Seine*, Bruxelles voit passer la *Senne* ; si nous avons la *Cité*, elle a la *Montagne de la Cour* ; pendant que nous nous glorifions de *Notre-Dame*, elle vante *Sainte-Gudule* ; et lorsque nos dandys se promènent sur le *boulevard de Gand*, ses élégants se pavanent dans les allées du *Parc*.

Nous, modestes voyageurs, nous avons pris gîte à l'hôtel de la Poste, rue Fosse-aux-Loups, fort belle rue vraiment, voisine du Théâtre Royal de la Monnaie, l'Opéra de Bruxelles, et sur les limites d'un ancien domaine princier, qui avait nom Fosse-aux-Loups.

Bruxelles est dans l'allégresse, comme Paris, de notre conquête de Sébastopol ; on nous en fait de si grands compliments partout où nous allons, qu'hier, Emile, enthousiasmé, a voulu allumer un feu de joie. Seulement, à défaut de place, de square ou de Champ-de-Mars, ne s'est-il pas avisé de ranger en bataille une quantité de soldats de plomb qu'il a trouvés dans un meuble de l'appartement que nous occupons, et a brûlé tant de papier dans une cheminée, qu'il a failli causer un incendie. Nous avons eu grand mal à l'éteindre. Enfin nous en avons été quittes pour la peur.

Nous n'avons pas eu besoin de prendre de guides à Bruxelles : monsieur Edmond, le jeune élève du Conservatoire, que je t'ai dit avoir maternellement soigné sur un bateau à vapeur du Rhin, lorsqu'il y fut pris du choléra, veut bien nous faire les honneurs de sa ville natale. Il est encore dans sa famille pour affermir sa convalescence, et c'est lui qui nous sert de pilote dans les parages de cette ville pour nous toute nouvelle.

Pour nous mieux la faire connaître, il a eu l'idée de nous conduire, dès le premier jour, sur la *Place du Congrès*. C'est le point culminant de la ville, et le coup-d'œil y est exquis. D'abord un magnifique horizon se révèle à vous, et vous fait rêver. Mais aussi vous distinguez de suite que Bruxelles est divisée en *Ville haute*, avec la *Cathédrale*, le *Parc*, les *Ministères*, le *Palais du Roi*, la *Place de Godefroid de Bouillon*, le *Jardin Zoologique*, l'*Hôtel d'Arenberg*, et l'*Église du Sablon*, dans son district ; et la *Ville basse*, ayant dans son périmètre les *Théâtres*, les *Galerias Saint-Hubert*, les *Passages*

du Roi et de la Reine, l'Hôtel-de-Ville, le Manneken-Piss, la Place des Barricades, la Chapelle, etc., etc.

M. Edmond, qui tient à nous donner une bonne idée de sa chère ville, nous dit alors :

— La première mention dont l'histoire fasse de Bruxelles ne remonte pas au-delà du VII^e siècle.

Charles, frère de Lothaire, roi des Francs, et qui fut duc de Lotharingie, choisit Bruxelles pour résidence, vers 978. Le palais qu'il y fit construire était encore visible en 1785, dans quelques vestiges, près de l'Église de Saint-Géry.

Jusqu'en 1044, cette bourgade n'était défendue que par un rempart en terre. Baldéric, comte de Louvain et de Bruxelles, la fit entourer de murailles que 1760 a vu détruire.

En 1213, elle était assiégée par Ferrand, comte de Flandre, et le comte de Salisbury, frère du roi d'Angleterre, afin de faire renoncer Henri I, duc de Brabant, à son alliance avec la France.

En 1256, congrès pour accorder les Brabançons, les Flamands et les Hollandais.

En 1313, confédération de Bruxelles et Louvain pour la défense de leurs privilèges.

Nouveaux troubles en 1420, à l'occasion de la mésintelligence du duc Jean IV et de Jacqueline de Bavière, son épouse.

L'archiduc Maximilien, futur époux de Marie de Bourgogne, fait son entrée à Bruxelles en 1477.

La peste exerce les plus affreux ravages en 1489.

Abdication de Charles-Quint, à l'Hôtel-de-Ville, en 1556.

En 1566, le 5 d'avril, des gentilshommes présentent à la gouvernante, Marguerite de Parme, la fameuse requête de *la liberté de conscience*. C'est l'origine du *Parti des Gueux*.

Arrivée du terrible duc d'Albe, en 1567. En 1568, exécution des comtes d'Egmont et de Hornes.... En 1599, l'archiduc Albert et l'infante Isabelle prennent possession de la souveraineté des Pays-Bas... continue Edmond.

En 1787, commencement de la révolution brabançonne. Le 2 décembre 1790, rétablissement de l'autorité impériale.

Dumouriez entre à Bruxelles à la tête des Français, en 1792.

Le 21 septembre 1813, Guillaume, prince d'Orange, est proclamé roi de Hollande et Belgique ou Pays-Bas.

Le 25 août 1830, ce royaume est dissous, et celui de Belgique est créé. Léopold I devient notre roi.

— Cette grande histoire de votre pays est bien analysée, mon cher ami, dit alors M. Dory; mais vous craigniez de nous fatiguer en nous trop disant. Maintenant descendons vers l'Hôtel-de-Ville, et en nous y rendant, écoutez bien l'histoire du comte d'Egmont,

mons Emile. L'Amoral, comte d'Egmont, descendant des ducs de Gueldre, tenait de sa mère, Françoise de Luxembourg, le titre de prince de Gavre. Il joua un grand rôle près Charles-Quint, et dans la Hollande, jusqu'au moment où éclatèrent les troubles religieux des Pays-Bas, sous Philippe II. A cette époque, le comte d'Egmont, père de trois fils et de dix filles, était adoré du peuple qui admirait son adresse, sa bonne mine, et se laissait séduire par son affabilité. Brantôme dit que c'était le seigneur de la plus belle façon et de la meilleure grâce qu'il eut jamais vu. Philippe II, montant sur le trône, voulut faire exécuter, aux Pays-Bas, des édits d'une rigueur extrême contre les luthériens et les calvinistes, dont la mauvaise doctrine se répandait. Le comte d'Egmont, gouverneur de l'Artois n'était pas assez sévère au gré du roi d'Espagne : et puis il était lié avec Guillaume d'Orange, le Taciturne, qui était protestant. N'ayant su ni se rallier entièrement à la politique du roi d'Espagne, ni prendre le parti de son ami Guillaume le Taciturne, qu'il salua de cet adieu : Au revoir, prince sans terre ! et dont il fut salué de cette prophétie : Au revoir, comte sans tête ! le noble et bon l'Amoral d'Egmont fut arrêté, par les ordres du cruel duc d'Albe qui venait de succéder à Marguerite de Parme dans le gouvernement des Pays-Bas. Avec lui, le même jour fut arrêté Philippe de Montmorency, comte de Hornes, son beau-frère, comme lui ennemi des persécutions, et cependant bien dévoué à la cause royale. Alors on traduisit ces deux vaillants soldats, à la brillante valeur desquels avaient été dues les victoires de Saint-Quentin et de Gravelines, devant le conseil des troubles, et malgré leur qualité de chevaliers de la Toison-d'Or, qui les rendait justiciables d'un tribunal particulier. Aussitôt commença une procédure monstrueuse. Le 4 juin 1568, une sentence de mort fut rendue contre eux. La veille de leur mort...

— Ah ! voilà la place de l'Hôtel-de-Ville... s'écrie Emile... Que cette place est belle !.. Rien que d'antiques maisons, moyen-âge, renaissance, gothique pur, c'est admirable ! Cette flèche de l'Hôtel-de-Ville est charmante !

— Oui, répondit monsieur Edmond, c'est un fort bel édifice que notre Hôtel-de-Ville : il est de Van-Ruysbroek et date de 1402. La flèche que vous admirez est de 1444. Rien n'égale sa grâce et sa délicatesse.

— Et quelle est cette grande maison qui fait face à l'Hôtel-de-Ville et sur laquelle se déploie cette légende :

*A peste, fame et bello, libera nos Maria, Pacis!
Hic votum pacis publicæ Elisabeth consecravit...?*

— *Maison du Roi, ou Maison au Pain...* répondit Edmond. C'est un édifice de transition, entre le gothique et la renaissance. Elle est d'Antoine Kildermans, et fut commencée en 1514. L'architecte, qui appartenait à Charles-Quint, lui donna les arcatures ogivales des palais de Venise...

— Eh bien ! reprit M. Dory, ce fut précisément dans ceste maison du roi, que la veille de leur mort...

— Ah ! oui, achevez ! fit Emile.

— Que la veille de leur mort, les comtes d'Egmont et de Hornes furent enfermés pour passer leur dernière nuit, dans une chambre du rez de-chaussée. Pendant que régnaient les ténèbres, on dressa l'échafaud, là, au centre de cette place, et le jour brillait à peine que, malgré les pertuisanes et les tromblons des Espagnols, le peuple, qui aimait d'Egmont avait envahi tout cet espace. A neuf heures sonnait à cet horloge de l'Hôtel-de-Ville, le bourreau, vêtu de rouge, parut, et fit passer devant lui les deux accusés qu'accompagnaient des pénitents blancs. D'Egmont était pâle, mais ferme; Philippe semblait plus abattu. Une rampe faite en planches conduisait de la maison du roi à la plateforme fatale, dont l'agenouillement était gardé par les aides de l'exécuteur vêtus de hauts de chausses mi-partie gris, mi-partie rouges. Les infortunés levèrent les yeux au ciel et s'agenouillèrent, en baissant leur tête. Le bourreau saisit sa longue épée à deux mains...

— Je l'ai vue, dit Emile, elle est au musée de Nimègue.

— Et la vibrant avec aplomb, en fit jaillir un éclair. La tête d'Egmont roulait jusqu'aux pieds du comte de Hornes.

Aussitôt passant au comte de Hornes, l'exécuteur, impassible, vibra de nouveau son arme terrible, en fit jaillir un autre éclair. La tête de Hornes roulait près du cadavre de d'Egmont...

— Assez .. ces détails sont horribles !... m'écriai-je à mon tour.

— Remarquez cette maison, dit alors Edmond pour me distraire de l'affreux tableau de M. Dory, elle a nom *Maison de la Louve*, parce que, comme vous le voyez, elle a sur le couronnement de son fronton un marbre de Vos qui représente Romulus et Rémus allaités par une louve.

— Et cette autre maison qui a des colonnes cannelées, et brille sous des dorures ? demanda Emile.

— C'est la *Maison des Brasseurs*, et ici, voyez cette autre qui a nom *Maison des Bateliers* : elle remonte à 1624. Une conque de Neptune et les attributs de ce dieu en décorent le sommet. Enfin, sans parler des autres, examinez cette *Maison de la Balance* qui est à l'angle : elle est du XVII^e siècle ; on la trouve fort jolie : deux cariatides de nègres en soutiennent le balcon.

Je te parlerais bien de la petite indécence que l'on nomme *Manneken Piss*, fontaine d'une rue obscure, dont la statuette, habillée aux grands jours, tantôt en garde civique, tantôt en général, tantôt en marquis, sans cesser son opération digne d'un gamin de Paris, est regardée par les naïfs Bruxellois comme le fétiche, le palladium de leur ville.

Je te parlerais bien aussi du *Palais d'Arenbert*, de la belle *Église de Sablon*, de la *Statue de Godefroi de Bouillon* qui cavalcade sur son cheval de bronze au centre de la place qui couronne la montagne de la cour, le faubourg St Germain de Bruxelles; du *Parc*, où l'on retrouve comme souvenir du passage de Pierre le Grand, l'empereur de toutes les Russies, une inscription qui vous apprend que

LA, LE 16 AVRIL 1717, A 3 HEURES DE L'APRÈS-MIDI,
LE TZAR PIERRE I, (*altéré sans doute*) BUT UNE BOUTEILLE DE VIN!

Je te parlerais bien du *Palais du Roi*, du *Jardin Zoologique*, de la majestueuse *Cathédrale de Sainte-Gudule*, de la *Place des martyrs*, creusée à son milieu, et dans une sorte de crypte offrant les noms des héros qui combattirent pour la liberté, aux *glorieuses* de Bruxelles, en 1830, et je te dirais que j'y lis des noms français... Mais comme en vérité, Bruxelles est si près de Paris maintenant, et qu'il n'est plus de Parisien qui n'aient visité Bruxelles, je garde le silence.

Je te dirai seulement que la ville se prépare à une grande fête populaire, à un kermesse, s'il en fut.

Moi, je me prépare une fête aussi, celle de te revoir. C'est hors de son pays que l'on sent combien nous est douce la patrie, et combien nous sont chers les amis que l'on y possède. Aussi reçois ici deux légers baisers, en guise de préface des gros que je vais te porter moi-même et donner à tes joues de mes lèvres, comme expression d'une amitié sincère et sans limites.

F. D.

Waterloo, octobre 1835.

Voici ma dernière lettre, Madame, et ce n'est pas dommage pour vous, n'est-ce pas? Nous rentrons après demain à Paris.

Depuis que nous sommes à Bruxelles, je vois chaque matin circuler dans la ville une chaise de poste anglaise, ayant une impériale chargée de gentlemans, de lords et même de miss et de ladies, et à côté du cocher siège un valet faisant tel vacarme de cornet à piston, qu'il porte en bandouillère, que j'ai formé le projet d'user une fois de cette voiture.

Vous comprendrez mon désir quand vous saurez que sur les faces et les profils de cette voiture on lit en caractères blancs sur noir, ce mot bien funèbre :

— Waterloo!

En effet, ce matin, nous arrêtons la voiture anglaise à son passage. Hélas! elle n'a plus

de place. Mais une calèche de supplément la suit : nous nous en emparons. Les Anglais possèdent seuls le procédé de bien manœuvrer les chevaux sans les fatiguer. Nous partons comme le vent vers le sud-est, laissant Bruxelles derrière nous. Nous traversons d'assez gracieux paysages : mais le ciel semble, ce jour-là, s'être mis en harmonie avec nos sombres pensées. Il est gris et terne, et nos âmes sont à la douleur, car c'est un véritable pèlerinage que nous remplissons là.

Bientôt nous longeons une forêt dont les arbres sont superbes. C'est la *Forêt de Soignes*, dont, sur le côté droit, on a déjà défriché quelque partie, ainsi que sur la limite sud-ouest. Quand nous sortirons de cette forêt nous serons à Waterloo.

Derrière notre voiture, en guise de groom, on a placé un paysan de la contrée, qui nous fait grands récits sur la sympathie des Belges pour les Français, qui prétend avoir tout vu en cette terrible bataille du 18 juin 1815, et qui semble pleurer, avec nous, sur les malheurs dont Napoléon fut la victime en ce jour fatal, par suite des complications dont le secret appartient à... Dieu !

Une longue file de maisons blanches accompagne bientôt la route pendant dix minutes.

C'est *Waterloo*.

Au 18 juin 1815, la forêt de Soignes continuait et allait plus loin, maintenant elle s'arrête là. Cependant la voiture continue de rouler.

— Ne sommes-nous donc pas arrivés ? dis-je au Belge.

— Pas encore. Waterloo a donné son nom à la bataille, mais il n'est pas au centre de la bataille, il s'en faut. Pour vous faire prendre patience, voici déjà un monument qui la rappelle. C'est, à droite, cette chapelle en rotonde, où l'on ne va plus guère, parce qu'elle est au milieu du village de Waterloo, et pas assez voisine du champ funèbre. Elle renferme des inscriptions mortuaires d'anglais tués en cette lutte mémorable.

Cependant Waterloo nous montre ses dernières maisons. La voiture s'arrête à l'embranchement d'une route qui descend à droite. Nous sautons à terre au milieu de trente anglais, nous, seuls français. Un peuple de guides nous entoure. M. Dory fait choix de l'un d'eux qui nous semble moins menteurs que les autres, car tous ont la prétention d'avoir assisté à la bataille, et nous voici remorqués par François Pierson, de Planchenois, qui tout d'abord nous dit :

— Avant de prendre ce chemin qui descend à droite, remarquez que ces maisons, qui font suite à Waterloo, composent une ferme qui a nom *Mont-Saint-Jean*. Comme c'était la dernière limite de la bataille, de cette ferme on avait fait une ambulance.

Nous interrompons le guide par un cri de surprise. A peine avons-nous fait quelques pas que nous apercevons une montagne, à gauche de la plaine qui s'ouvre devant nous. Cette montagne est évidemment faite de main d'homme. Ce sont les Belges qui l'ont élevée, en altérant le terrain de la bataille et qui, pour chapter leur gloire d'avoir secondé

les Anglais et les Prussiens en ce jour néfaste, se sont fait une gigantesque pyramide surmontée du lion belge. Grand bien leur fasse !

A gauche, plus à gauche, se dressent aussi deux ou trois autres monuments funèbres, infiniment plus modestes.

Mais ce qui nous fait surtout interrompre le guide, c'est qu'en gravissant un petit tertre nous dominons la scène fatale, et nous sommes accablés par cette pensée :

— Les Anglais et les Prussiens, en y comprenant les Belges, ont perdu là cinquante mille hommes ! Les Français près de trente mille ! C'est donc quatre-vingt mille hommes qui dorment là, sous cette terre.... Et c'est de ce point, que tant d'âmes allèrent paraître devant le Juge suprême !...

Or, reprend le guide, l'armée de Wellington, Anglais, Hollandais et Belges, étant cantonnée entre *Quatre-Bras* et *Bruxelles*, Napoléon avait, le 16 juin, attaqué Blucher avec ses Prussiens, à *Ligny*, et leur avait tué quinze mille hommes.

Le lendemain 17, samedi, il marche sur *Quatre-Bras*, et ordonne à Ney d'attaquer les Anglais. Mais Wellington, instruit de la bataille de *Ligny*, se replie sur *Waterloo*.

Il faisait un temps affreux. La pluie tombait par torrent : la terre était horriblement détrempée. Alors les soixante-sept mille hommes de votre empereur bivouaquent à la *Belle-Alliance*, pendant que Napoléon couche au *Caillou*, en face de Wellington, qui bivouaque à *Mont-Saint-Jean*, avec son armée composée de cent mille hommes.

Pendant ce temps, Grouchy poursuivait Blucher et ses Prussiens. Blucher, ayant rallié ses troupes à *Gembloux*, se retirait à *Wavre*, le même soir du 17. Mais Grouchy ne dépasse pas *Gembloux*.

Napoléon envoie des estafettes prévenir Grouchy d'arriver, qu'une autre bataille est imminente, et que ses régiments sont nécessaires à son armée. Et cependant il aurait fallu à tout prix empêcher la réunion des Prussiens avec les Anglais, de Blucher avec Wellington. Mais cent mille Anglais contre soixante mille Français ! Aussi Grouchy est appelé. Viendra-t-il ?

Le 18 juin, un dimanche, malgré les mauvais jours qui ont précédé, le soleil se lève beau comme celui d'Austerlitz. L'armée française le reconnaît comme un augure de victoire : elle croit au soleil de son Napoléon !

L'empereur Napoléon, ayant couché au *Caillou*, une ferme de mon village de *Planchenois*, là en face, il se plaça sur la hauteur de la *Maison-d'Écosse*, d'où il dominait la plaine, en regard de Wellington, ayant à ses pieds une autre ferme, celle de *Belle-Alliance*.

Donc, c'est ici sur cette lisière du bois qui a été défriché, depuis ce point à gauche, jusqu'à cette ferme d'Ougoumont, à droite, que se forme la ligne des Anglais. Wellington se place sous un arbre, là, à l'extrême gauche, prêt à commander les mouvements. L'arbre n'y est plus parce que les Anglais l'ont coupé et en ont fait des tabatières, comme

souvenir... A la gauche, plus loin où est la montagne, se rangent les Belges, et à gauche encore, où sont les petits monuments, s'établissent les Bavares et les Prussiens.

A la vue de l'armée des alliés qui se range en bataille, et de la sienne dont l'acclamation le salue, Napoléon sent vibrer dans son âme l'appel de tous ses triomphes que doit surpasser celui qu'il médite. En avant donc !

Les ennemis sont adossés à la forêt, depuis la ferme d'*Ougoumont* à la ferme de *Papelotte*. Ils ont mis leurs plus braves à Ougoumont, contre laquelle Napoléon porte en effet ses premiers coups dans la personne du prince Jérôme, et dont les Français s'emparent après un combat opiniâtre. Le château, crénelé par les Anglais, est brûlé par Reille. Ainsi la gauche de notre armée est déjà libre.

A la droite le général d'Erlon se porte sur la *Haie-Sainte*. Une épouvantable cannonade balaie le plateau et dévore l'infanterie anglaise.

C'est à onze heures que ce terrible drame a commencé, et il est une heure, lorsque Napoléon va donner au maréchal Ney l'ordre d'attaquer le centre de l'ennemi...

Mais on lui dit, et lui-même croit reconnaître que des troupes nouvelles s'avancent sur le *Chemin de Ware*.

Est-ce Grouchy, qu'il attend ? Alors la victoire sera bientôt décidée...

Serait-ce Blucher lui-même ?..

Quoiqu'il en soit, Napoléon doit frapper au cœur l'armée de Wellington. Aussi Ney se précipite. Les Anglais reculent devant notre infanterie, attaquée cependant par leur cavalerie; mais les braves cuirassiers de Milhaud arrivent, débusquent les Anglais, et nos troupes occupent le plateau qui était aux ennemis.

— Victoire ! disent les soldats.

— C'est trop tôt d'une heure... dit Napoléon.

Pendant il ordonne aux cuirassiers de Valmy d'appuyer ce mouvement. Il est quatre heures : peut-être va-t-on compléter la défaite des alliés.

Mais quel entraînement fatal fait ébranler en même temps la cavalerie de la garde, et son général, Guyot ? Elle formait réserve à l'arrière, et la voici qui se met en marche !

Napoléon donne ordre de la rappeler... Hélas ! c'est en vain.

Jamais plus sanglante mêlée, plus terrible lutte ne frappa le regard de l'homme. Les carrés anglais sont brisés. Wellington s'y enferme ; à chaque instant il se trouve sans asile. On lui tue le général Pictou ; on mutile lord Uxbridge ; on massacre Ponsomby ; le duc de Brunswick tombe mortellement atteint ; le lieutenant-colonel Fox-Canning expire ; le 79^e Highlanders jonche le sol et perd dix huit officiers ; tout un bataillon du 30^e d'infanterie est massacré avec vingt-quatre officiers ; cinq colonels de guides à pied, quatre capitaines et trois enseignes, mordent la boue sanglante du champ de bataille et meurent. A gauche, le prince d'Orange est enlevé par les Français, repris par les Hollandais ; les Hanovriens et

leur chef, Ompteda, sont écrasés; le général néerlandais Van-Merle est égorgé; les Bavares s'enfuient, en laissant la moitié des leurs immolés.

Wellington pleure et s'écrie :

— Il faut encore quelques heures pour anéantir ces braves gens ! Plaise à Dieu que la nuit et les Prussiens arrivent auparavant !

Wellington est battu : la route de Bruxelles se couvre de fuyards; les bagages encombrant tous les chemins; la forêt de Soignes se remplit de soldats de toutes armes; les caissons, les armes, les voitures renversées, annoncent non la retraite, mais la déroute, et le signal du départ va être donné par le général anglais, quand tout-à-coup, Blucher, que Napoléon croit ou contenu ou battu par Grouchy, paraît en ligne avec trente-cinq mille hommes, et suivi de six mille cavaliers anglais, qui débouchent du côté de Gembloux et de Wavre.

Napoléon ne prend conseil que de son désespoir, devenu son seul génie.

Il ordonne un changement de front à son armée. Il se porte en avant à la tête de quatre bataillons. L'attaque générale a lieu de nouveau, et l'ennemi faiblit encore.

Mais les Prussiens tournent notre droite, et veulent nous prendre à l'arrière, par *Planchenois*. Pour les repousser, on détache de la *Haie-Sainte* toute une division. Alors une effroyable lutte a lieu dans ce village que souillent les cadavres.

Cependant la Haie-Sainte a été dégarnie. Blucher s'en empare, et, lançant soudain toute sa cavalerie, tourne et isole du reste de nos troupes notre garde impériale.

Hélas ! plus de ralliement possible, plus même de retraite, plus de réserve !

Il ne reste à Napoléon que ses quatre escadrons de service, et il les lance contre ces masses énormes, qui les accablent et les foudroient. Il en est de même du reste de l'infanterie et de la cavalerie de la garde. Tout est épuisé, efforts, prodiges de valeur, munitions. Les armées ennemies sont maîtresses de ce plateau, dont la conquête achetée par tant de sang nous a fait crier : Victoire !

— Rendez-vous ! crie un capitaine anglais.

— La garde meurt et ne se rend pas ! répond Cambronne.

Cependant une panique s'empare de nos troupes : car, si les Prussiens sont arrivés, la nuit, la nuit surtout est arrivée avec eux...

— Sauve qui peut ! osent dire de misérables lâches.

Vainement Napoléon se jette au-devant de ses soldats, vainement il s'efforce de les rallier derrière un dernier régiment de la garde en réserve avec deux batteries à la gauche de *Planchenois*, l'empereur n'est plus reconnu des siens, et sa voix se perd dans un effroyable tumulte.

— Ici, s'écrie le prince Jérôme, ici doit périr tout ce qui porte le nom de Bonaparte !

Napoléon se précipite, l'épée à la main, dans le seul carré de sa garde qui ne soit pas entièrement foudroyé.

— La mort ne veut pas de vous, lui crient ses grenadiers, retirez-vous !

On l'entraîne, et eux ils tombent !

Vous savez le reste... Il fallut fuir !... dit notre guide.

Wellington et Blucher se rencontrèrent à la Belle-Alliance, là-bas, lorsque les débris des Français s'éloignaient en hâte. Ils se prirent mutuellement dans leurs bras, et Wellington dit à Blucher :

— Monsieur le maréchal, vous êtes le premier général du monde, car vous avez battu le grand Napoléon !

— Après vous, Mylord ! répondit Blucher à Wellington.

Il paraît que l'Anglais a pris la chose au sérieux...

Quoiqu'il en soit, mes pauvres Français, vous étiez battus en effet... continua François Pierson, et, si cette journée du 18 juin 1815 fut horrible à voir, les journées qui suivirent ne le furent pas moins...

Le récit d'une bataille est toujours émouvant, chère Madame ; mais celui de la bataille de Waterloo, fait par un témoin oculaire sur le champ de bataille même, engraisé des cadavres de nos frères, à l'endroit où Napoléon, Wellington, Blucher, avaient si cruellement lutté, en face des lieux, scènes de ce grand drame, *Waterloo, Mont-Saint-Jean, les Quatre-Bras, Ougoumont, Papelotte, Haie-Sainte, Belle-Alliance, le Caillou, la Maison d'Ecosse, Planchenois, etc.*, produisait sur nous une impression si profonde, que nous en étions pâles de saisissement et d'émotion.

— Jamais vous ne vous figurerez l'aspect de cette plaine, le lendemain, quand le jour vint... reprit notre guide. Et encore je ne vous dirai rien des horreurs de la nuit, sanglots, clameurs, plaintes, soupirs, gémissements, murmures, rumeurs sans nom... Songez que des milliers de cadavres couvraient le sol, et que ce sol n'était plus de la terre, c'était de la boue sanglante, du mortier de chair humaine, d'ossements et d'animaux. Songez aussi que des milliers de pauvres soldats, encore vivants, se débattaient sous les étreintes de l'agonie et de la mort, au milieu de cadavres raidis par la douleur. Et que de chevaux écharpés, les flancs percés, la poitrine ouverte, couvraient aussi la plaine, vivants encore en très-grand nombre ! Et des canons, et des caissons, et des armes, et des vêtements, etc. Non, jamais l'imagination humaine ne pourra se représenter un tel tableau.

La métairie d'Ougoumont fumait là-bas... Planchenois était dans un état affreux, ici... Partout les paysans revenaient à leurs maisonnettes... On nous mit tous à contribution... Il fallut porter à boire aux blessés, il fallut enterrer les morts... Et comme on n'avait ni assez de monde, ni assez d'outils pour creuser la terre, alors on entassa les cadavres, en les mêlant avec des fagots, du bois, de la paille, et on mit le feu à ces pyramides d'humains. Des colonnes de fumée horrible à sentir, s'élevaient sur cette plaine et empestaient l'air... Oh ! que c'était affreux. Et cela dura quinze jours au moins. Nous n'en pouvions plus de fatigue ; nous n'avions pas de pain ; toutes les provisions avaient été épuisées, et il fallait travailler la même chose, les bras dans le sang, des lambeaux de chair

aux mains, et enlever des corps putréfiés... ou bien, des cordons de Prussiens, qui nous veillaient, tiraient sur nous sans pitié. On a fusillé plusieurs des nôtres qui avaient retiré des bourses d'or ou des montres des poches des officiers. Il fallait que tout fût mis en terre, sans toucher à rien, bijoux, portefeuilles, bourses, montres, habits et cadavres... Allez, ce fut une corvée dont nous avons souvenance.

Voyez : ici où les Belges ont élevé cette *bête* de montagne, il y avait un ravin qui serpentait comme cela... c'est là qu'il y avait des Anglais et de l'or et de l'argent !

— Mais on ne voit plus le ravin ? dit Emile ..

— Tiens, vous dites comme mylord Wellington, qui, étant revenu sur ce champ de bataille, il y a quelques années, et trouvant cette montagne des Belges, leva les épaules, et se prit à dire :

— Ils m'ont détruit mon champ de bataille !

En effet, ils ont nivelé le ravin pour élever leur bosse de dromadaire sur laquelle ils ont mis un lion. Ah ! le lion c'était le Français ! car vous avez été battus, oui ! mais parce que Grouchy n'est pas venu. Vainement votre empereur lui envoyait courrier sur courrier, on tuait les courriers là-bas, du côté de Sombref, car M^{lle} Février, une de mes connaissances à moi, me l'a dit, et elle avait vu cette horreur ! Ah ! on a trahi votre Napoléon ! Sans cela, le lion ! c'eût été vous ! Aussi, quand le maréchal Gérard et le duc d'Orléans conduisirent une armée française au siège d'Anvers, en 1832, vos soldats voulurent faire rouler le lion belge du haut en bas de cette loupe de terre, et déjà ils lui avaient arraché la queue..., lorsque le maréchal intervint et arrêta cette *profanation*... qui n'eût été que *justice*.

Maintenant que nous avons vu l'ensemble de ce triste champ de bataille, allons voir *Mont-Saint Jean, Ougoumont, Haie-Sainte, Belle-Alliance, la Maison d'Ecosse et Planchenois*.

Nous visitons d'abord les sépultures des Hanovriens et des Bavares ; puis, sans nous donner la peine de monter sur la *bosse de chameau* des Belges, comme a dit le guide, nous entrons dans une première chaumière, où l'on nous montre un squelette retiré de la veille, d'une excavation voisine, avec une quantité de balles, de biscaïens, de pièces de monnaie, etc. Pierson nous montre une seconde chaumière qui tient lieu de *musée*. Là, nous trouvons, conservés précieusement, des habits anglais, des uniformes de Français, troués, percés, sanglants, des casques de dragon, des kolbacs de chasseurs, des schakos de grenadiers, toutes les coiffures de soldats, des pistolets, des mousquetons, des espadons, en un mot une énorme quantité d'objets enfouis dans la plaine.

Enfin nous longeons la Ferme d'Ougoumont, dont les murs sont encore crénelés, noirs de feu, et ruine telle qu'elle fut faite au jour fatal du 18 juin 1815. Nous avons l'intention d'y entrer ; mais M. Dory avise une trentaine d'Anglais qui entourent, dans l'intérieur, le sergent Murray, ancien soldat anglais, acteur dans la bataille, et maintenant devenu guide

de ce sinistre théâtre pour ses compatriotes, et alors, il nous détourne d'aller nous mêler à eux.

— Sur ce terrain, dit-il, Anglais et Français sont ennemis irréconciliables ! ils ne peuvent que se tourner le dos...

Mais ma mère a passé sa tête par un des créneaux... et son œil inquisiteur a vu la cour.

Nous nous éloignons, lorsque soudain des cris de louve à laquelle on a pris ses louveteaux, se font entendre. Nous nous retournons. Une femme court derrière nous dans la plaine. Nous n'en avons cure. Mais c'est bien à nous qu'elle en a. Voici cette femme, rouge comme un homard, échevelée comme une sorcière, sale comme une harpie, furieuse comme Hermione, qui se précipite sur ma mère.

Le guide, effrayé, s'écarte, le lâche !

Mais M. Dory survint, se met entre ma mère blanche de terreur et cette virago qui écume de rage, et la tient à distance. Elle veut lui enlever son chapeau; elle cherche à saisir son paletot; elle vomit mille injures saccadées; le digne homme a fort affaire de lutter contre cette furie. Heureusement le sang-froid ne le quitte pas.

Savez-vous ce que veut cette mégère qui a nom *MARIE TOURLOUROU*, et devrait s'appeler *CUPIDITÉ* ?

Il paraît que tout curieux qui passe à sa ferme est mis à rançon. On prélève sur lui, de par *Marie Tourlourou*, une somme de cinquante centimes. Malheur au récalcitrant ! On lâche après lui les chiens de ferme, les valets. Le digne mari de cette femme vous poursuit avec sa fourche de fer, et, bon gré, mal gré, il faut s'exécuter. L'année dernière, ils ont eu l'audace de prendre un petit enfant à sa mère pour la forcer à payer la contribution. Or, nous sommes quatre : c'est *deux* francs que nous devrions payer à ce leueur de gabelles. Mais elle s'y prend de telle sorte pour exiger un paiement illégal, que M. Dory refuse net. Heureusement les chiens de basse-cour, les valets et le mari de cette femme, indigne de ce nom, sont absents. Elle les remplace autant qu'elle peut, et que ne peut-elle pas ?

— Canaille, brigand ! voleur ! filou ! ah ! tu te sauves pour ne pas me payer ! Ah ! par-ci ! ah ! par-là...

A quoi M. Dory oppose stoïquement le mépris du silence. Il se contente de dire :

— Vous n'aurez pas un sou, la mère. Passez votre chemin, et m'en croyez. Mais sur toutes choses ne me touchez pas, ni personne ici... Voyez : ma canne ne dit mot ! mais elle agira...

Cette louve, irritée de toute la dignité de son antagoniste, le suit en renouvelant ses outrages... Elle nous suivra jusqu'au bout du monde, dit-elle; il lui faut son argent... Arrivés à une limite de champ, assez près de la *Maison d'Ecosse*, épuisée de colère,

la voix rauque, la figure en feu, les membres crispés, cette odieuse matrone veut une dernière fois saisir M. Dory.

— Un Français ne se rend pas, mais il vous... envoie au diable, votre frère ! dit-il... en parodiant le mot de Cambronne, sur le même champ de bataille, et peut-être au même endroit.

Enfin le monstre s'arrête... Dire ce que le vocabulaire de sa rage lui fournit d'abominables injures... serait impossible. Quand nous sommes un peu loin, le guide se rapproche, car il n'a osé se tenir à portée de Marie Tourlourou.

— Vous pouvez dire que vous êtes un brave ! fait-il... quel sang-froid, quel courage ! Résister à Marie Tourlourou ! Il n'y a qu'un Français pour cela !...

— Eh bien ! vous pouvez dire que vous êtes un lâche, vous, répond froidement M. Dory ; car vous avez livré à cette femme sans les défendre, en vous sauvant, au contraire, des voyageurs qui s'étaient confiés à votre garde ! C'est mal...

Le guide baisse la tête... mais il répète encore :

— Il n'y a que les Français pour avoir tant de courage !

Nous avons tout vu, détail par détail, sur ce sinistre plateau de Waterloo, et nous sommes rentrés à Bruxelles, muets, tristes, rêveurs... L'épisode seul de notre seconde édition de la bataille de Waterloo nous porte quelque peu à sourire. Nous nous souviendrons du champ de bataille de Waterloo.

Chère Madame, nous passons encore deux jours à parcourir Bruxelles et à visiter la bonne et heureuse famille de M. Edmond, dont tous les membres s'aiment tant, qu'à les voir on comprend la félicité que l'Évangile voudrait donner au monde.

Puis, nous reprenons le chemin de fer de Paris.

Encore quelques heures donc, et nous irons déposer à vos pieds nos souvenirs de voyage, et vous dire que, de loin comme de près, nous vous aimons de toutes les facultés dont le ciel a doué nos âmes.

Votre petit ami,

E. D.

FIN.